

NON MA FILLE TU N'IRAS PAS DANSER

UN FILM DE
CHRISTOPHE
HONORÉ



WHY NOT PRODUCTIONS présente

NON MA FILLE TU N'IRAS PAS DANSER

UN FILM DE
CHRISTOPHE
HONORÉ

AVEC

**CHIARA MASTROIANNI,
MARINA FOÏS, MARIE CHRISTINE BARRAULT, JEAN-MARC BARR,
LOUIS GARREL, FRED ULYSSE, JULIEN HONORÉ,
MARCIAL DI FONZO BO, ALICE BUTAUD**

Durée : 1h45

www.nonmafilletuniraspasdanser-lefilm.com

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet - 75017 Paris

Tél. : 01 44 69 59 59

Fax : 01 44 69 59 47

www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE

LE PUBLIC SYSTÈME CINÉMA

Bruno Barde / Alexis Delage-Toriel / Annelise Landureau

40, rue Anatole France – 92594 Levallois Perret

Tél : 01 41 34 22 01 / 20 32

Fax : 01 41 34 20 77

www.lepublicsystemecinema.fr

SYNOPSIS

Dès la gare Montparnasse, tout va mal, Léna perd son fils Anton et rate de peu son train. Dans son sac, le bébé pie que sa fille Augustine a voulu sauver agonise. Arrivée en Bretagne, elle découvre que ses parents et sa soeur complotent pour son bien, et ont convoqué son ex-mari, Nigel. Elle se sent trahie, humiliée, révoltée, faut-il partir ou rester ?

Tout envoyer valser ?

Sa si faible confiance en elle s'évapore. Les fantômes du devoir, du jugement social, de l'ordre familial se liguent pour l'empêcher de vivre, d'aimer, et de penser, d'être tout simplement elle-même.

ENTRETIEN AVEC CHRISTOPHE HONORÉ ET GENEVIÈVE BRISAC

Christophe Honoré et Geneviève Brisac se connaissent très bien. Ils sont tous deux auteurs, elle a été son premier éditeur. Le « regard féminin » nécessaire à l'écriture du scénario de NON MA FILLE TU N'IRAS PAS DANSER était d'évidence pour Christophe Honoré celui de Geneviève Brisac. De la même façon qu'elle est intervenue dans l'élaboration du film, elle intervient dans le récit de sa naissance. Comme on poursuit une conversation.

Christophe HONORÉ : La naissance de NON MA FILLE TU N'IRAS PAS DANSER s'est déroulée en trois actes.

Premier acte : ma rencontre avec Chiara Mastroianni. Elle joue un second rôle dans LES CHANSONS D'AMOUR. J'ai eu dès lors la révélation d'une entente entre nous sur le jeu. J'avais déjà éprouvé ce sentiment une fois, lors de ma rencontre avec Louis Garrel, cette impression d'avoir trouvé quelqu'un de l'ordre du double, un porte parole. Tout de suite après LES CHANSONS D'AMOUR, j'avais dit à Chiara : « Nous ferons un autre film ensemble, je ne sais pas quoi, je ne sais pas quand puisque je dois tourner LA BELLE PERSONNE avant ».

Deuxième acte : mon envie de revenir en Bretagne. Cela induisait aussitôt l'idée d'un film familial. Je suis breton, je suis arrivé tard à Paris, à 25 ans. J'ai jusqu'ici surtout filmé Paris, décor de la trilogie, DANS PARIS justement, LES CHANSONS D'AMOUR et LA BELLE PERSONNE.

Mais je crois que je vois la capitale comme un provincial, le regard que j'y porte n'est pas de l'ordre de la familiarité mais de la découverte. Cette envie de revenir en Bretagne me permettait de me poser cette question : en quoi l'imaginaire si fort de ce pays avait-il infusé, influencé mon travail, parce que finalement je vois beaucoup de Bretagne même dans la trilogie parisienne !

Troisième acte : Chiara, la Bretagne, la famille. Et puis ?

C'est là qu'entre en scène Geneviève (Brisac). Le personnage central de son roman « Week-end de chasse à la mère » qui a reçu le Prix Femina, pouvait convenir à Chiara. C'est une mère qui a un lien très fort avec son petit garçon. Dans le livre il y a la réalité et aussi la magie, et la Bretagne aussi... Beaucoup d'éléments qui me parlaient. Et comme à ce moment là Geneviève avait du temps...

Geneviève BRISAC : On peut dire les choses de façon plus explicite. Mes parents avaient eu un terrible accident de voiture, ma mère venait de mourir. J'étais plus que dans une vacance, c'était une absence. Et quelqu'un, Christophe, m'a tendu la main. Car je pense que la création est la réponse à l'absence, comme le travail est la réponse au chagrin. C'est Musset qui disait ça... Et s'il m'était alors difficile, voire impossible d'écrire pour moi, je pouvais tout à fait écrire pour Christophe, pour ce film, transmettre, transformer, transmuter ma peine en énergie. En parlant forcément de la famille, cet animal protéiforme avec ses maladies auto immunes, ces générations de femmes qui se font du bien, se font du mal... Je me rappelle comment Christophe m'a présenté la chose : « Je vais te faire une proposition, tu ne dois pas l'accepter. Je te piquerai tout, tu ne retrouveras rien ». Et je répondais « ça m'est égal, au contraire, ça me stimule, je suis capable de donner. »

Ça me plaisait cet engagement, cette histoire de transmission, de générations, de parents et d'enfants. Pour Christophe, c'était le bon moment, lui-même avait eu un enfant... C'est Hemingway qui disait : « Quand vous écrivez une nouvelle, c'est ce que vous n'y mettez pas qui fait la force de la nouvelle... »

Christophe HONORÉ : C'est vrai, jusqu'ici je n'avais proposé que des personnages de mère assez fantasmés. Et même tout à fait fantasmé comme celui de Béatrice Dalle dans 17 FOIS CÉCILE CASSARD née de mon questionnement personnel, qu'aurait fait ma mère si elle nous avait abandonnés ? Le personnage d'Isabelle Huppert dans MA MÈRE est aussi un pur fantasme de mère.

Ainsi Marie Christine Barrault dans NON MA FILLE TU N'IRAS PAS DANSER est en quelque sorte la première mère réelle dans mon cinéma. Le fait d'avoir un enfant m'a aidé à me confronter à cette vérité là, je me trouvais pour la première fois face à une mère avec laquelle je n'avais pas un rapport d'enfant. J'ai donc beaucoup observé la mère de ma fille, et me suis aperçu que je pouvais avoir moi-même un discours incroyablement machiste, entrer à ma grande surprise dans cette violence faite aux femmes qui consiste à les accuser si facilement d'être de mauvaises mères. Cela m'a semblé être un vrai sujet de film, de film contemporain. Cette prise de conscience que malgré tous les combats du féminisme, il suffit d'appuyer sur un bouton pour rendre une femme coupable et donc très vite dévastée. À l'évidence, il fallait au film un regard féminin. Avec Geneviève, avec son terreau romanesque, ce regard était à ma portée.

Au milieu du film, très radicalement, on quitte la réalité pour entrer dans le conte par l'entremise d'Anton, le fils de Léna/Chiara qui est en train de le lire puis le raconte à sa mère, n'est-ce pas brutal ?

Christophe HONORÉ : J'assume ! Au moment où je retournais en Bretagne, m'est revenue cette légende qui me terrorisait lorsque j'étais enfant, et qui me semble au cœur même du sujet du film. L'histoire de cette Katell Gollet, Katell la Perdue que l'on retrouve dans les pardons bretons, dont l'image pétrifiée est gravée sur les calvaires, cette femme descendue aux enfers parce qu'elle a refusé d'être mère, parce que pour défier son père elle a fini par se marier avec un homme qui était le Diable. Cette idée qui peut sembler archaïque et naïve, dit beaucoup de choses sur la place des femmes dans l'imaginaire.

Geneviève BRISAC : Oui je crois que par la suite ce qu'on voit, on le voit autrement. On rejoint la modernité, on rejoint le film qui est vraiment celui de la double vie des mères, et de la permanence d'un choix inéluctable, la maman ou la putain, la mère ou l'amante, la fille ou la mère, la sœur ou la fille... Mais en fait, il n'y a pas de « ou », il y a cette superposition des rôles qui est si difficile, sinon impossible à assumer, et cette question qui revient sans cesse, comment peux-tu être ceci si tu es cela, il faut choisir...

Christophe HONORÉ : Le décollement vers le fantastique, Geneviève et moi en sommes conscients par notre travail d'écrivain. Il s'agit de partir du réel et de le transformer en beauté. Au cinéma, évidemment, c'est complexe ! À la fois vous êtes avec les personnages, dans la réalité des personnages, dans leur incarnation, et à un moment, vous espérez pouvoir réaliser non plus un portrait de femme, mais un portrait du féminin. Montrer que cette violence faite aux femmes par la culpabilité qu'on leur fait porter, vient de loin, des contes, des histoires que les enfants lisent, qu'il s'agit d'un héritage. Le film essaye de distiller ça. Je suis très admiratif des films d'un seul élan, ceux de Bresson par exemple. Mais un jour on s'aperçoit que l'on est très différent des cinéastes qu'on aime, qu'il va falloir faire avec. Cette idée d'inachèvement, cette idée de travailler sur des formes hétérogènes, je me suis aperçu que cela constituait vraiment mon cinéma. Alors je prends le risque de rompre le lien, de rompre la fiction, de permettre à la forme de prendre le pas sur la vraisemblance, faire qu'à un moment la forme prenne le pas sur le sens.

Pendant que je travaillais sur « Angelo, tyran de Padoue » de Victor Hugo que j'ai monté au Festival d'Avignon, j'ai relu la préface de Cromwell, j'ai relu le manifeste des romantiques. Ils étaient contre la tragédie qui est la beauté pour la beauté et l'art pour l'art, ils étaient pour le mélange du sublime et du grotesque, pour la forme inachevée, pour le retour du réel dans l'art. Peut-être après tout, je suis un cinéaste romantique ! Dans mes films, dès que je suis sur une route nationale, en route vers Poitiers, j'ai besoin de bifurquer violemment, au risque de heurter le spectateur, même de le perdre parfois.

Les hommes n'ont pas vraiment le beau rôle dans le film...

Geneviève BRISAC : Si, ils assurent. S'ils ne semblent pas agir tout le temps, ils réagissent. Le futur ex mari de Léna, Nigel, dès qu'il y a une urgence, il intervient. On en connaît beaucoup des hommes comme ça.

Christophe HONORÉ : Non, non, c'est vrai, c'est un film porté par les femmes. Un film, ce n'est pas démocratique. La façon dont les personnages vivent et circulent est inéquitable. Il y a des leaders. Et les leaders de NON MA FILLE TU N'IRAS PAS DANSER sont Annie, la mère et ses deux filles Léna et Frédérique.

Le personnage masculin le plus fort est celui du petit garçon, Anton, qui voit tout, comprend tout. Et lit dans le noir avec sa lampe de poche qui ne le quitte jamais.

Christophe HONORÉ : La lampe de poche pour lire dans le noir, c'est de l'ordre de la résistance. Lire dans le noir malgré les interdits, malgré les adultes, malgré les bombardements, malgré n'importe quel empêchement petit ou grand. Ça a peut-être aussi un rapport avec l'idée de regarder un écran de cinéma dans le noir... C'est du domaine de l'intime, de l'imaginaire. Le conte remplit cette fonction. Anton trouve refuge dans les contes, dans les livres.

Comment avez-vous opéré la distribution du film ?

Christophe HONORÉ : La distribution s'est construite autour de Chiara. Ce n'est pas rien de lui donner le rôle d'une mère. On ne peut pas faire comme si on n'était au courant de rien, qu'on ne savait pas qui était sa propre mère. Et du coup, je pense que cela aurait été une mauvaise idée de proposer à Catherine Deneuve - malgré l'adoration que j'ai pour elle – de jouer le rôle de la mère de Léna/Chiara dans le film. J'aurais trouvé cela pervers, et je n'étais pas du tout dans la perversité. En cernant le caractère d'Annie, la mère de Léna, Frédérique et Gulven, le premier nom qui m'est apparu est celui de Marie Christine Barrault. J'avais un souvenir d'elle, un peu lointain, mais fort, dans MA NUIT CHEZ MAUD. Je revoyais un visage angélique, assez doux, mais aussi comme toujours chez Rohmer, avec une vraie cruauté, une voracité. Il ne fallait pas faire d'Annie une Folcoche, cela aurait été atroce, il fallait qu'elle soit avant tout...

Geneviève BRISAC : Un être humain !

Christophe HONORÉ : Oui, et aussi qu'elle ne soit pas quelqu'un d'asséché, qu'elle soit encore dans la sensualité. Encore dans la vie.

J'ai donc rencontré Marie-Christine Barrault avec Chiara. Elles s'étaient croisées mais ne se connaissaient pas. Nous avons fait une lecture, et j'ai tout de suite vu qu'il y avait déjà une envie de travailler ensemble. Après, il a fallu constituer la famille autour.

J'avais depuis longtemps le désir de travailler avec Marina Foïs, elle est dans une forme extraordinaire, elle peut tout jouer. J'étais sûr que Chiara et elle allaient très bien s'entendre. Effectivement, elles étaient très sœurs sur le tournage. Elles ont un rapport assez dur dans l'histoire, et pour que cela passe, il fallait déceler entre elles une complicité fraternelle, de l'amour en somme. Le casting s'est donc bâti sur les femmes.

Il y en a une quatrième, c'est Elise, la petite amie de Gulven. Ce serait Alice Butaud, parce qu'elle joue déjà dans les trois volets de la trilogie parisienne, et que j'aime bien retrouver les gens de ma famille. Pour suivre cette idée, j'ai carrément pris mon petit frère, Julien. Le couple qu'il forme avec Elise apporte de la légèreté, de la drôlerie, de la confiance dans l'hypothèse de la conjugalité ! Les deux maris de Léna et Frédérique, Jean-Marc Barr et Marcial Di Fonzo Bo sont des étrangers. Jean-Marc est américain, Marcial est argentin. J'aime bien l'idée, j'aime bien les accents, même légers. Malgré leurs liens officiels, les deux hommes ne font pas vraiment partie de la famille... Quant à Fred Ulysse, le père, il vient du théâtre, comme Marcial di Fonzo Bo, d'ailleurs. Cela leur donne un jeu un peu distancié que j'aime beaucoup. Et puis

Louis Garrel. J'ai hésité longtemps avant de lui demander de participer. N'y verrait-on pas une forme de connivence ? Ce petit rôle d'un amoureux fugace de Léna qui survient, fallait-il le lui proposer ?

Geneviève BRISAC : C'était bien de donner une vie sentimentale un peu complexe à Léna, même si ce n'est qu'une ébauche, de ne pas la confiner tout à fait du côté du divorce et des enfants, de laisser entrevoir que son espièglerie, sa fantaisie n'ont pas disparu.

Christophe HONORÉ : Tout de même, Louis ne fait que passer ! Mais Louis et moi, nous nous sommes réciproquement baptisés dans le cinéma, nous avons existé ensemble. Le rencontrant, j'ai soudain compris un peu mieux quel cinéma j'avais envie de faire. J'avoue, j'avais beaucoup, beaucoup de mal à me faire à l'idée qu'il ne serait pas là. Mais ce film, je n'aurais pas pu le faire sans Chiara. Sa prise de responsabilité d'actrice a été si forte qu'à un moment elle m'intimidait presque. Je sentais que pour elle, c'était important, qu'elle pensait, tiens pour une fois on m'offre un scénario où j'ai tout l'espace pour exister. Chiara avait déjà eu de très beaux rôles au cinéma, mais pas encore l'opportunité de porter un film, de lui donner son rythme, son énergie. Le premier jour de tournage, c'était la scène de la gare, à Paris, le moment où Léna ne retrouve pas son fils, s'affole. Chiara n'a pas cessé de courir dans tous les sens, elle avait demandé à l'accessoiriste de lester sa valise, qu'elle soit vraiment lourde. A la fin de la journée, elle avait les jambes pleines de bleus et elle souriait, rayonnante. Pour moi Chiara Mastroianni n'a pas été seulement une actrice essentielle, elle a été une partenaire idéale. J'espère que le film lui rendra ce qu'elle lui a donné.

CHRISTOPHE HONORÉ

AUTEUR RÉALISATEUR

CINÉMA

- 2008 **NON MA FILLE TU N'IRAS PAS DANSER**
- 2007 **LA BELLE PERSONNE**
- 2006 **LES CHANSONS D'AMOUR**
Sélection officielle - Festival de Cannes 2007
César de la Meilleure Musique - 2008
- 2005 **DANS PARIS**
Quinzaine des Réalisateurs - Festival de Cannes 2006
- 2004 **MA MÈRE**
- 2002 **17 FOIS CÉCILE CASSARD**
Sélection officielle - Un Certain Regard - Festival de Cannes 2002

THÉÂTRE

- 2009 **ANGELO, TYRAN DE PADOUE - Victor HUGO**
Mise en scène
Théâtre Municipal d'Avignon
Festival d'Avignon

ENTRETIEN AVEC CHIARA MASTROIANNI

Vous avez déjà tourné plus de trente films, diriez-vous que NON MA FILLE TU N'IRAS PAS DANSER vous fait franchir un pas. Un pas vers l'âge adulte ?

Oui, bien sûr. Cela tient à la confiance de Christophe Honoré, au rôle qu'il m'a donné, à la place de mon personnage dans le film. Souvent j'ai joué des rôles secondaires, des personnages en retrait, cela ne me dérangeait pas d'ailleurs. Je me suis toujours considérée comme une artisane. Cela est sans doute dû au fait que mes débuts n'ont pas été flamboyants. Longtemps, je n'ai fait qu'accompagner l'un ou l'autre de mes parents sur les plateaux, je n'ai su qu'assez tard que j'étais actrice... Je ne vous parle pas de ma première apparition au cinéma, j'avais 8 ans. C'était dans LA CITÉ DES FEMMES de Fellini où jouait mon père. Ma scène a été carrément coupée. Cela m'a donné une leçon de modestie définitive qui me sert encore !

MA SAISON PRÉFÉRÉE d'André Téchiné avec Catherine Deneuve, marque sans doute vos vrais débuts...

Sur le plateau d'André, je n'étais qu'angoissée, j'avais tout le temps mal au ventre, je me demandais si c'était normal; tant d'années après, c'est à peu près pareil, mais je suis, disons, moins coincée ! Et NON MA FILLE TU N'IRAS PAS DANSER me fait en effet avancer vers l'âge adulte, avancer dans la conscience du rôle de femme, de mère, dans la conscience de moi-même peut-être.

Grâce à Christophe, à son sens de l'observation, à sa perception des êtres... Je ne peux pas dire qu'à la fin du tournage des CHANSONS D'AMOUR je le connaissais mieux qu'au début; il est très pudique, très discret. Mais peu de temps après, il m'a dit : « J'ai envie de refaire un film avec toi ». Il m'a offert un petit carnet avec des images, des collages, je l'ai gardé comme un talisman; mais alors je n'ai pas compris qu'il y avait là les prémices de NON MA FILLE. En fait, c'était un carnet de voyage à faire, un carnet de route à venir. À ce moment-là j'ai pensé : « Oui, d'accord, n'y compte pas ma fille, c'est une gentillesse, une politesse de sa part ». Ceci par une sorte de superstition. Pourtant j'avais un antécédent à la fois heureux et ambigu. J'ai retrouvé récemment une belle lettre d'Arnaud Desplechin, au moment de COMMENT JE ME SUIS DISPUTÉ... Il me disait, « J'espère qu'on retravaillera un jour ensemble sur un film où tu auras un rôle plus important ». Douze ans ! J'ai attendu douze ans UN CONTE DE NOËL. Riche de cette expérience, je m'étais dit, avant que Christophe me propose autre chose, je ne serai peut-être plus actrice ! D'autant qu'il m'a précisé, que ce ne serait pas pour tout de suite qu'il fallait d'abord qu'il tourne LA BELLE PERSONNE.

LA BELLE PERSONNE est une adaptation de *La Princesse de Clèves*, avez-vous vu comme une coïncidence d'avoir été au centre d'une autre adaptation de Madame de Lafayette, signée Manoel de Oliveira ?

Cela nous a amusés. J'ai fait à la santé de cette coïncidence une courte apparition dans LA BELLE PERSONNE. Christophe est un homme de parole. Fidèle à ses idées aussi. Donc, après avoir cherché à cerner le sujet, me permettant de l'accompagner un peu, en me parlant, en me conseillant certaines lectures, il m'a offert d'être Léna. Il y a quelque chose qui me bouleverse chez lui, cette façon qu'il a de transmettre, de rendre sensible l'inexplicable. Par exemple, dans le film, un plan, un simple plan d'Anton, mon petit garçon, seul, qui regarde autour de lui la nature. Et ce que ce regard exprime, une certaine mélancolie, me touche personnellement sans que nous n'en ayons jamais parlé. C'est là qu'on reconnaît un cinéaste, celui qui parvient à deviner, à imaginer, et aussi à utiliser les sentiments très intimes d'un acteur, d'une actrice, quelqu'un qu'il connaît si peu.

Dans le film, la façon dont votre visage change très soudainement, dont vous semblez vous repentir de ce que vous venez de dire, appartient-il à ce domaine de « transmission des sentiments » ?

Oui, est-ce que cela n'arrive pas tout le temps dans la vie, ce moment où l'on entend les mots sortir de sa bouche tandis que le cerveau a capté avec un instant de retard que ce n'était pas la chose à dire ? J'aime beaucoup Léna, elle est victime de la violence faite aux femmes encore aujourd'hui. Mais victime aussi de la violence qu'elle s'inflige à elle-même, désarmée devant la difficulté de mener à la fois une vie de mère et une vie de femme, luttant contre la tentation de redevenir une petite fille. Le film est un plaidoyer pour Léna, même si, c'est vrai, à certains moments, elle est énervante, et n'y peut rien ! Tout le monde dit vouloir son bien, mais sait-on jamais vraiment ce qui est bien pour quelqu'un ? Au début du film, Léna est fatiguée, anxieuse, en rupture avec son mari, son métier, mais joyeuse tout de même. Elle a un rapport très fort avec ses enfants, et déjà, « pour son bien » on lui reproche que ces rapports ne soient pas conventionnels, soient trop fusionnels.

Les dialogues sont précis, libres, nerveux, pas de grandes tirades...

Oui, c'était l'idée d'un film, d'un personnage toujours en mouvement. Déjà quand il y a deux enfants et un père absent, il vaut mieux se bouger ! Mais le mouvement est aussi dans les situations, dans les conversations. À une ou deux reprises, il a fallu que je me pose parce que la scène le demandait. Pendant ma dispute avec mon

frère, Gulven, je suis assise sur le canapé, mal à l'aise d'être pour une fois arrêtée, figée. Ce désir de mouvement, d'énergie se traduit même dans les costumes. J'avais envie de silhouettes qui bougent, on voit les jambes, même l'hiver, rien qui tasse, qui recouvre... Et puis il y a aussi cette possibilité de visualiser la relation très intense avec mon fils, je lui ai piqué son sweat-shirt. Non ce n'est ni triste, ni ridicule, cela montre seulement, je crois, une certaine vulnérabilité de Léna.

Pour jouer avec vos deux enfants de cinéma, Augustine et Anton, vous est-il arrivé de puiser dans la relation à votre propre fils, votre propre fille ?

Sans doute. Mais en même temps, quand je tourne, je pense qu'il est très important de se méfier des appuis sur le réel, ils peuvent très vite devenir des freins. S'en détourner est une question d'hygiène mentale...

Le conte breton au milieu du film ne vous a pas gênée ? Il n'interrompt pas le déroulement de l'histoire ?

Ah ! Non, j'adore le conte ! C'est beau comme un western la façon dont Christophe le filme. La violence que Kattel impose à ses prétendants en les faisant danser jusqu'à la mort, cette violence qui se retourne tragiquement contre elle, remonte du passé vers aujourd'hui, ramène à Léna. Et puis ça me touche que Christophe Honoré soit resté longtemps sans filmer sa région et que lorsqu'il y retourne, il y aille à fond !

On connaît la fidélité de Christophe Honoré à ses acteurs. Vous avez mis longtemps à entrer dans la « famille » Desplechin, avez-vous désormais, après deux films, l'impression d'être entrée dans la « famille » Honoré ?

Ce qui m'ennuie avec les histoires de « famille », c'est que cela sous-entend qu'on attend du metteur en scène d'être d'office dans tous ses films. Or, c'est fragile le désir d'un metteur en scène pour un acteur, il ne faut en aucun cas sembler trouver pour acquis, ni même attendre d'être à nouveau désiré. J'aime l'idée de « famille » en termes de proximité, de complicité, de fidélité, mais je ne veux pas y penser au-delà de ça, pour ne pas écarter un désir possible, et aussi pour ne pas être déçue d'un non désir qui serait tout à fait légitime... Tout ça pour dire que je serais bien heureuse si... Christophe donnait une suite à NON MA FILLE TU N'IRAS PAS DANSER. Parce que j'aimerais savoir ce qu'il advient de Léna, après. Et qu'après, alors, peut-être, j'en serai.

CHIARA MASTROIANNI

CINÉMA

2009	NON MA FILLE TU N'IRAS PAS DANSER	Christophe HONORÉ	1998	LE TEMPS RETROUVÉ <i>Sélection Officielle au Festival de Cannes 1999</i>	Raoul RUIZ
2008	UN CHAT, UN CHAT	Sophie FILLIÈRES		SIX PACK	Alain BERBERIAN
	LE CRIME EST NOTRE AFFAIRE	Pascal THOMAS	1997	À VENDRE	Laetitia MASSON
2007	BANCS PUBLICS	Bruno PODALYDÈS	1996	CAMELEONE	Benoit COHEN
	UN CONTE DE NOËL	Arnaud DESPLECHIN	1995	COMMENT JE ME SUIS DISPUTÉ <i>Sélection Officielle au Festival de Cannes 1996</i>	Arnaud DESPLECHIN
	LES CHANSONS D'AMOUR	Christophe HONORÉ		LE JOURNAL D'UN SÉDUCTEUR	Danièle DUBROUX
2006	L'HEURE ZÉRO	Pascal THOMAS		NOWHERE	Gregg ARAKI
2005	PERSEPOLIS	M SATRAPI et V PARONNAUD		TROIS VIES ET UNE SEULE MORT <i>Sélection Officielle au Festival de Cannes 1996</i>	Raoul RUIZ
2004	AKOIBON	Edouard BAER	1994	PRET À PORTER	Robert ALTMAN
	IL EST PLUS FACILE POUR UN CHAMEAU...	Valéria BRUNI-TEDESCHI		N'OUBLIE PAS QUE TU VAS MOURIR <i>Prix Jean Vigo 1995</i> <i>Prix du Jury au Festival de Cannes</i>	Xavier BEAUVOIS
2001	CARNAGES <i>Sélection « Un Certain Regard » Festival de Cannes 2002</i>	Delphine GLEIZE		LA BELLE ÉTOILE	Antoine DESROSIÈRES
2000	ZENO - LE PAROLE DI MOI PADRE <i>Sélection « Un Certain Regard » Festival de Cannes 2001</i>	Francesca COMENCINI	1992	MA SAISON PRÉFÉRÉE <i>Nominée pour le César 1994 du Meilleur Jeune Espoir Féminin</i>	André TÉCHINÉ
	HOTEL	Mike FIGGIS			
1998	BRACCIA DI BURRO	Sergio CASTELLITTO			
	LA LETTRE <i>Prix du Jury Festival de Cannes 1999</i>	Manoel de OLIVEIRA			

LISTE ARTISTIQUE

CHIARA MASTROIANNI	<i>LÉNA</i>
MARINA FOÏS	<i>FRÉDÉRIQUE</i>
MARIE CHRISTINE BARRAULT	<i>ANNIE</i>
JEAN-MARC BARR	<i>NIGEL</i>
FRED ULYSSE	<i>MICHEL</i>
JULIEN HONORÉ	<i>GULVEN</i>
MARCIAL DI FONZO BO	<i>THIBAULT</i>
ALICE BUTAUD	<i>ELISE</i>
LOUIS GARREL	<i>SIMON</i>
CAROLINE SILHOL	<i>LA FLEURISTE</i>
DONATIEN SUNER	<i>ANTON</i>
LOU PASQUERAULT	<i>AUGUSTINE</i>
JEAN-BAPTISTE FONCK	<i>JOSÉ</i>

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	CHRISTOPHE HONORÉ
Scénario	CHRISTOPHE HONORÉ - GENEVIÈVE BRISAC
Chef opérateur	LAURENT BRUNET (A.F.C.)
Ingénieur du son	GUILLAUME LE BRAZ
Décors	SAMUEL DESHORS
Casting	RICHARD ROUSSEAU
1ère assistante réalisateur	SYLVIE PEYRE
Costumes	PIERRE CANITROT
Montage	CHANTAL HYMANS
Montage son	VALÉRIE DE LOOF
Mixeur	THIERRY DELOR
Musique originale	ALEX BEAUPAIN
Arrangements	EMMANUEL D'ORLANDO

Une coproduction **WHY NOT PRODUCTIONS - FRANCE TÉLÉVISIONS - LE PACTE**
Avec la participation de **CANAL + - FRANCE TÉLÉVISIONS - ORANGE CINÉMA SÉRIES -**
LA RÉGION BRETAGNE en partenariat avec le **CNC**.

